



HAL
open science

Construction de la “ sauvagerie ” tzigane dans La Route de l’Orient (1914) de Noëlle Roger

Sarga Moussa

► **To cite this version:**

Sarga Moussa. Construction de la “ sauvagerie ” tzigane dans La Route de l’Orient (1914) de Noëlle Roger. Bohémiens et marginalités: représentations artistiques et littéraires du XIXe au XXIe siècles, Sidona Bauer; Pascale Auraix-Jonchière, Oct 2015, Cologne, Allemagne. hal-01823013

HAL Id: hal-01823013

<https://hal.science/hal-01823013>

Submitted on 25 Jun 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Construction de la « sauvagerie » tzigane dans *La Route de l'Orient* (1914) de Noëlle Roger

Noëlle Roger est aujourd'hui presque oubliée¹. Elle connut pourtant une certaine célébrité de son vivant, comme en témoigne le catalogue de la BNF, qui comporte une trentaine de ses ouvrages, parus en Suisse et en France, essentiellement entre les années 1910 et 1940.

Née à Genève en 1874 et morte dans la même ville en 1953, Hélène Dufour était la fille d'un célèbre paléographe qui fut aussi le directeur des Archives de la Bibliothèque Publique et Universitaire de Genève. Elle épousa en 1900 Eugène Pittard, professeur d'anthropologie à l'Université de Genève, spécialiste de crâniométrie², et fondateur du Musée d'ethnographie de sa ville.

Elle prit le nom de plume de Noëlle Roger, sous lequel elle publia en 1915 les *Carnets d'une infirmière*, un texte bouleversant qui la fit connaître, et où elle témoigne de son expérience, dans un hôpital lyonnais où elle soigna des blessés de guerre. Elle publia ensuite plusieurs romans, dont certains relèvent de la science fiction (par exemple *Le Nouvel Adam*, 1924, ou *Celui qui voit*, 1926), d'autres du registre fantastique, comme *Le Livre qui tue* (1927), seul ouvrage de Noëlle Roger réédité récemment, à Genève, aux éditions Melchior³. Elle laisse également des biographies consacrées à Rousseau, à Mme de Staël et à Henry Dunand, enfin deux récits de voyage, *La Route de l'Orient*, paru à Lausanne en 1914, et *En Asie Mineure*, paru à Paris en 1930, et où elle raconte son voyage dans la Turquie moderne de Mustafa Kemal avec son mari. C'est le premier de ces deux récits de voyage qu'on prend pour corpus.

La Route de l'Orient est un ouvrage divisé en trois parties : I. « Premiers contacts avec l'âme turque » ; II. « Types et paysages de Roumanie » ; III. « Une mosaïque de races : la Dobrodja ». Il comporte en outre huit gravures hors-texte « d'après des photographies originales » prise par Eugène Pittard, lequel a par ailleurs rédigé un « Avant-propos » où il explique qu'il a parcouru à cinq reprises, dans les quinze dernières années, la Péninsule balkanique, et que son épouse l'a accompagné « au cours de quatre de ces voyages

¹ Quelques pages lui sont tout de même consacrées (mais sans qu'il soit fait mention de sa production viatique) dans la nouvelle édition de *l'Histoire de la littérature en Suisse romande* (Francillon 2015 : 674-676).

² Je renvoie, pour des informations plus complètes, à la Notice biographique rédigée par Françoise Pittard et figurant dans les « Papiers Noëlle Roger, 1882-1952 » déposés à la Bibliothèque de Genève, cote CH BGE Ms. 6161-6272 (inventaire accessible sur internet).

³ Roger 1996 ; préface (non signée) due sans doute à la plume de l'éditeur, Christian Buenzod.

scientifiques qui durèrent chaque fois plusieurs mois⁴ ». Autrement dit, le récit de Noëlle Roger, qui ne comporte d'ailleurs aucune date, et malgré le fait qu'il retrace un itinéraire de manière continue, est manifestement le récit d'un voyage recomposé, formé de souvenirs renvoyant à plusieurs séjours en Europe orientale.

Eugène Pittard signale que les conditions de voyage furent parfois très dures, et le récit de Noëlle Roger le confirme : circuler non seulement en train, en voiture, mais parfois à cheval ou à pied, voire en radeau (voir *ill. 1*), dans des régions presque sans infrastructures touristiques comme la Dobrodja, située entre la Roumanie et la Bulgarie de l'époque, dut certainement être éprouvant – mais c'était aussi la condition même pour entrer en contact avec les populations locales, et notamment avec les Tsiganes, sur lesquels on reviendra en détail.

Dans cet Avant-propos, Eugène Pittard instaure un partage des rôles sur le plan éditorial : lui publie des contributions scientifiques dans des revues savantes, auxquelles il renvoie en note⁵, tandis que son épouse, elle, est censée livrer ses « impressions recueillies au jour le jour », qui n'ont rien d'un « exposé scientifique⁶ », comme le précise son mari : ce sont de simples « notes », dit-il, « crayonnées dans un café turc, dans les cimetières ombreux, ou dans la steppe, sur les troncs d'arbres en radeaux des rapides rivières moldaves, ou dans la maison de boue des Tatars⁷ ».

Eugène Pittard n'en loue pas moins chez son épouse la capacité à saisir « l'âme d'un peuple⁸ », que ce soit celle des Turcs, auxquels cette expression est appliquée dès le titre de la première partie de *La Route de l'Orient*, mais aussi, comme le précise le préfacier, celle de « plusieurs peuples⁹ » : on sent que l'anthropologue a ici à l'esprit ce qu'il appelle, dans la terminologie de son époque, les « races » – terme qu'on retrouve également dans le récit de Noëlle Roger, bien que de manière peu fréquente, et sans qu'il ait forcément une valeur dépréciative, mais qui dénote néanmoins un point de vue différentialiste.

On s'interrogera donc sur la façon dont la narratrice de *La Route de l'Orient* donne une image construite de la « sauvagerie » tzigane (l'image d'une altérité à double face, dont on verra qu'elle figure déjà dans les notes d'un voyage dans la Dobrodja de son mari), et sur la possibilité, qui apparaît à la fin du récit de Noëlle Roger, de faire de cette « sauvagerie » une voie d'accès à une compréhension en profondeur du *moi*.

⁴ Roger 1914 : X (Avant-propos).

⁵ Ebd. : IX-X (Fussnote 1).

⁶ Ebd. : XI.

⁷ Ebd.

⁸ Roger 1914 : XI.

⁹ Ebd.

Le voyage commence à Vienne. Comme quelques voyageurs avant eux, le couple genevois va à Constantinople par la voie de terre, et non pas en traversant la Méditerranée pour accomplir le traditionnel « voyage en Orient », de la Grèce à l'Égypte. Noëlle Roger et Eugène Pittard traversent donc ce qu'on appelait encore, avant la Première guerre mondiale, la Turquie d'Europe. Suivant le Danube, ils traversent la Bosnie, l'Herzégovine, le Monténégro, l'Albanie, la Roumanie jusqu'à la mer Noire, la Bulgarie, pour arriver enfin dans la capitale ottomane. À Sarajevo, ville cosmopolite, c'est déjà l'Orient. Noëlle Roger décrit une scène topique dans l'orientalisme viatique, celle de la foule circulant dans un bazar :

Les figures bronzées défilent sans interruption : d'orgueilleux Tsiganes en haillons, des femmes en larges pantalons bouffants, des hommes en gilets et boléro brodés, enjolivés de pièces de cuir, des juives espagnoles coiffées d'un bonnet brodé de sequins¹⁰.

Nous sommes ici dans le registre du *pittoresque* : c'est une sorte de tableau animé que donne à voir la narratrice, comme l'aurait fait avant elle un Théophile Gautier, lui aussi grand amateur de scènes de genre et cherchant constamment à rivaliser, dans ses descriptions, avec des peintres orientalistes – on y reviendra.

Les Tsiganes, comme les juifs, les musulmans bosniques, les Turcs ou encore les chrétiens orthodoxes, coexistaient et appartenaient à la même mosaïque ethnique et religieuse que constituait l'empire ottoman. Cet Orient pluriel, pensé parfois comme l'« autre » de l'Occident, mais qui était lui-même un assemblage d'éléments différents les uns des autres (les costumes et leurs couleurs étaient un marqueur très visible de différenciation), procurait une sorte d'exotisme redoublé qui séduisit les voyageurs du XIX^e siècle, de Lamartine à Loti – une période dans laquelle Noëlle Roger était encore ancrée.

Les Tziganes exercent un fort pouvoir d'attraction sur la narratrice de *La Route de l'Orient* – cette fascination peut d'ailleurs être réciproque, comme lorsqu'elle évoque, à Scutari d'Albanie, « l'escouade de beaux enfants tziganes, attachés à [ses] pas¹¹ ». Mais ce type de rencontre reste malgré tout furtif. Comme l'écrit Noëlle Roger elle-même, « c'est à Mangalia, que nous avons le mieux connu les Tziganes¹² ». Elle a d'ailleurs fait figurer dans

¹⁰ Ebd. : 20 ; nous respectons l'orthographe donnée dans *La Route de l'Orient*, mais la graphie « Tsiganes » est ici exceptionnelle : dans l'immense majorité des cas, le mot est orthographié « Tziganes », que nous avons décidé d'adopter par souci d'harmonisation.

¹¹ Ebd. : 66.

¹² Ebd. : 200. Mangalia était à l'époque une bourgade turque au bord de la mer Noire, en Roumanie. Ce chapitre a été brièvement commenté par Edgard Mercinier, auteur d'un compte rendu de *La Route de l'Orient* paru dans la revue genevoise de géographie *Le Globe*, où il parle des « pages exquises sur les Tziganes » de Noëlle Roger (1914 : 116).

son livre deux photographies de cette région prises par son mari : « Tziganes musulmans de Dobrodja » (*ill. 2*) et « Tziganes musulmans » (*ill. 3*) – cette dernière figure en regard de la page de titre.

Nous sommes donc dans la *Dobrodja* (ou *Dobroudja*, terme orthographié de différentes façons, et parfois francisé en *Dobrogée*), une région de plateaux et de plaines, partagée, aujourd’hui, entre le sud-ouest de l’Ukraine, l’est de la Roumanie et le nord-est de la Bulgarie. La partie de la Dobrodja décrite ici avait été attribuée à la Roumanie par le Traité de Berlin, en 1878. Un article très documenté dû à la plume de Constantin Iordachi, « “La Californie des Roumains.” L’intégration de la Dobroudja du Nord à la Roumanie, 1878-1913 », raconte en détail l’histoire de la *roumanisation* de cette province, fondée, selon lui, sur « un triple mécanisme de colonisation ethnique, d’homogénéisation culturelle et de modernisation économique¹³ ». L’auteur montre comment ce projet, mis au service des ambitions nationalistes d’une élite roumaine, a véritablement construit un statut à part pour cette province, dont les habitants, supposés s’assimiler à terme aux Roumains (c’est ce que croyait aussi le géographe Élisée Reclus¹⁴), n’avaient en réalité que des droits très limités sur le plan politique et économique. Il est assez troublant de constater que Constantin Iordachi, pourtant très critique à l’égard de l’idéologie nationaliste roumaine, ne fait aucune place aux Tziganes dans la composition ethnique de la Dobrodja : « Elle représentait une des régions les plus diverses d’Europe, car peuplée de Turcs, de Tatars, de Roumains, de Bulgares, de Russes, de Grecs, d’Arméniens, de Serbes, de Juifs, d’Allemands, d’Italiens, d’Albanais et d’Arabes¹⁵. » Pourtant, il existait déjà, à la fin du XIX^e siècle, des estimations statistiques incluant les Tziganes dans la population de la Roumanie, ainsi dans la *Nouvelle Géographie Universelle* d’Élisée Reclus, qui indique qu’il y aurait environ 120 000 Tziganes en Moldavie et en Valachie, sur une population totale d’un peu plus de 5 millions d’habitants, en 1875¹⁶. Reclus était d’ailleurs cité avec éloge, dans l’Avant-propos à *La Route de l’Orient*¹⁷, par Eugène Pittard, et lui-même, dans un récit de voyage consacré à la Dobrodja et paru une douzaine d’années avant celui

¹³ Iordachi 2002, ici paragraphe 2.

¹⁴ « Presque tous les Tziganes sont désormais fixés au sol, qu’ils savent cultiver avec soin, ou bien ils exercent un métier régulier. La fusion des races, entre Tziganes et Roumains, s’opère d’autant plus facilement que la religion est la même et que tous les anciens nomades parlent la langue du pays » (Reclus 1876 : 263-264).

¹⁵ Iordachi (2002), paragraphe 8. Cette mention *a priori* surprenante d’une population arabe vient peut-être d’Eugène Pittard, qui écrivait à propos de la composition ethnique de la Dobrodja : « Nous avons même rencontré des Arabes. Ceux-ci ont constitué autrefois quelques villages. Ils ont disparu maintenant » (Pittard 2002 : 49-50).

¹⁶ Reclus 1876 : 264 (Fussnote 1).

¹⁷ « [...] notre effort principal a porté sur l’étude de la Dobrodja, cette extraordinaire mosaïque de peuples dont Élisée Reclus soulignait déjà l’intérêt ethnologique » écrit Pittard dans son Avant-propos à Roger (1914 : IX).

de sa femme, avait inclus les Tziganes dans le tableau qu'il avait procuré de la composition ethnographique de cette région, même si ces derniers figuraient, avec les Kurdes, dans la catégorie « Divers¹⁸ » – tableau repris, en 1918, par un historien roumain, dans un essai écrit selon une perspective clairement nationaliste et anti-bulgare, mais qui n'en fait pas moins une place aux Tziganes comme composante ethnique de la Dobrodja¹⁹. Tout se passe au fond comme si les Tziganes, qui suscitèrent, sous le terme de *Bohémiens*, une véritable fascination européenne chez les écrivains et artistes du XIX^e siècle²⁰, et dont l'existence était parfaitement prise en compte par les voyageurs scientifiques et les savants, au moins jusqu'au début du XX^e siècle, avaient été « oubliés » ou minorés, dans l'historiographie récente, alors même, comme le rappelle à juste titre Henriette Asséo, qu'une partie d'entre eux, sédentarisée de longue date, a contribué à la formation de l'Europe²¹.

Mais revenons à Noëlle Roger. Les Tziganes qu'elle voit à Mangalia, au bord de la mer Noire, sont musulmans, ce qui s'explique par la forte présence des Turcs dans cette région orientale de l'Europe, à cette époque. Ils sont aussi, pour une partie d'entre eux, sédentarisés, mais on comprend que même ainsi, ils sont marginalisés et vivent dans ce que nous appellerions des ghettos :

Un peu en dehors de la ville, on franchit des espaces déserts où les chardons deviennent plus hauts que les hommes. Qu'on se figure des huttes en torchis, biscornues, irrégulières, semblant prêtes à s'affaisser, s'appuyant les unes contre les autres, et formant un indescriptible tas de misère²².

On est dans une sorte d'entre-deux, un terrain vague qui relie la « civilisation » à la « sauvagerie ». L'axe vertical dit tout : la nature, dans toute sa dureté, triomphe de la culture. Mais Noëlle Roger cherche manifestement à échapper à un discours de rejet de l'Autre. Elle refuse aussi tout misérabilisme et met l'accent, dans cette rencontre, sur la joie qu'elle perçoit chez cette population vivant dans une grande pauvreté :

Ils [les enfants tziganes] sont couverts de vermine. Ils croissent au hasard, dorment pêle-mêle, dans leurs misérables bicoques. Et cependant ils ne font pas pitié. Une vie différente les rendrait malheureux. Comme ils rient ! Et les femmes qui, de loin, les regardent, rient aussi du même rire étincelant...²³

¹⁸ Eugène Pittard donne le chiffre de 3 778 personnes pour cette catégorie « Divers », sur un total de la population de la Dobrodja estimé à 260 000 habitants (1902 : 48).

¹⁹ Petrescu-Comnène 1918 : 139.

²⁰ Voir Auraix-Jonchière et Loubinoux 2006, ainsi que Moussa 2008.

²¹ Asséo 1994.

²² Roger 1914 : 200.

²³ Ebd : 202.

Cette joie a bien sûr quelque chose de circonstanciel, car si les enfants rient tant devant les voyageurs, c'est aussi parce qu'ils ne peuvent pas communiquer directement avec eux, mais qu'ils en attendent sans doute quelque chose, ce dont la narratrice témoigne elle-même : « Et les rapides paroles inconnues, le rire, les regards, tous les mouvements, sont si expressifs et d'une séduction telle, que l'on commence à distribuer des sous²⁴. » L'argent, comme cela peut encore être le cas aujourd'hui, est un élément qui est parfois au cœur des rapports entre voyageurs occidentaux et populations autochtones, lorsque celles-ci sont très pauvres. Essayant de comprendre la signification de cette joie, Noëlle Roger hésite entre l'idée d'une sorte de primitivisme rousseauiste, et une analyse plus lucide, qui révélerait le caractère trompeur de cette pauvreté « heureuse » :

Ce rire des Tziganes, cette gaîté sans limites, sans arrière-pensées, sans ombre, nous ne l'avons rencontrée nulle part. [...]. Faut-il donc, comme les Tziganes, ne posséder rien que des haillons, un trou plein de vermine, ou une tente qu'on roule et qu'on emporte dans un mauvais chariot, pour connaître la joie ?

Car le rongement d'esprit, c'est le désir et c'est la possession qui l'éveillent. Ceux-là qui sont trop pauvres, même pour désirer, ceux-là, sont-ils les seuls joyeux²⁵ ?

La visite du quartier tzigane, dans la ville bulgare de Bazardjik²⁶, va renforcer chez Noëlle Roger la conscience de l'extrême difficulté des conditions de vie de cette population, fût-elle sédentarisée. On sent également que la voyageuse genevoise atteint ici, dans cette localité d'Europe extrême-orientale, si l'on peut dire, les limites de ce qui lui paraît tolérable en terme d'hygiène (« les enfants tziganes se moquent de leur vermine²⁷ »), voire tout simplement du point de vue de la compréhension, au sens le plus littéral du terme : « Les rues portent des noms écrits en caractères incompréhensibles et les gens parlent un langage auprès duquel le roumain nous paraît une langue familière. [...]. Et nous nous sentons absolument perdus à Bazardjik²⁸. »

Il n'en demeure pas moins que Noëlle Roger accompagne son mari dans une mission scientifique, et *La Route de l'Orient* rappelle, par moment, l'objectif ethnographique premier de ce voyage, tout en donnant des informations sur les conditions dans lesquelles s'effectue la rencontre avec la population :

Enfin notre bonne étoile nous fait rencontrer M. le sous-préfet. Bientôt toute la police est sur pied. Et l'on rassemble les Tziganes, hostiles ou surpris, bon gré mal gré, dans

²⁴ Ebd.

²⁵ Ebd., S. 202-203.

²⁶ On orthographie aujourd'hui *Pazardjik*, qui signifie « petit marché » en turc, cette localité située sur les rives de la rivière Maritsa, au centre de la Bulgarie.

²⁷ Ebd., S. 221.

²⁸ Ebd.

deux cafés. Un député, un pope, un haut fonctionnaire nous suivent désormais pas à pas, nous regardent travailler²⁹.

Ce passage est intéressant, à la fois par ce qui est dit et par ce qui est laissé dans l'ombre. La narratrice a l'honnêteté de révéler le caractère *contraignant* de l'enquête pour ceux qui en sont l'objet : les Tziganes sont rassemblés de force, à l'aide de tout ce que la ville compte de symboles d'autorité (politique, religieuse, administrative), afin que les voyageurs puissent « travailler ». Mais quelle est exactement la nature de ce *travail* ? Le récit de voyage de Noëlle Roger ne le dit pas explicitement, tout en le laissant deviner.

Pour en avoir une idée plus précise, il est nécessaire de faire un détour par les notes de voyage dans la Dobrodja d'Eugène Pittard, même si celles-ci renvoient à un voyage antérieur. Dans la lignée des travaux de Paul Broca³⁰, qui accordent une place importante à l'anthropologie physique³¹, le savant genevois classe les peuples (dont il cherche à retrouver l'origine à travers leurs migrations) en « dolichocéphales » et brachycéphales », c'est-à-dire en individus dont le crâne serait allongé (avec un indice céphalique inférieur à 75, selon la classification de Broca), ou au contraire dont le crâne serait plus court (avec un indice céphalique supérieur à 80) – l'indice céphalique, ou indice crânien, indiquant le rapport entre la largeur maximale du crâne (mesurée derrière les pommettes) et sa longueur maximale (mesurée entre les sourcils). Ce type de classifications, qui a pu être employé à des fins racistes, n'a plus aucune validité scientifique aujourd'hui, mais il était au contraire parfaitement admis au début du xx^e siècle, même si Pittard reste lui-même prudent sur la question des « races humaines³² ». Quoiqu'il en soit, c'est bien la classification des crânes qui est pour lui le critère déterminant dans « l'étude anthropologique des Tziganes³³ » qu'il veut entreprendre, mais dont il dit prudemment qu'il ne peut en exprimer les résultats, au stade où il en est de son enquête³⁴ – et pour cause, puisque, comme pour d'autres

²⁹ Ebd : 221-222.

³⁰ Sur le rôle de cette figure de l'anthropologie évolutionniste dans la seconde moitié du xix^e siècle, voir Blanckaert 2009.

³¹ Sur cette filiation et les liens de l'anthropologie avec la géographie à la fin du xix^e et au début du xx^e siècle, voir Ferretti et Gilet 2013 : 8-9. Le même numéro de revue comporte un dossier consacré au savant genevois. Voir en particulier l'article de Reynaud-Paligot, qui retrace l'ensemble de la carrière de Pittard, jusqu'à ses dérives eugénistes au début des années 1930 (ebd. : 6-7).

³² « Trop longtemps, les langues ont servi à classer de prétendues races », écrit E. Pittard au début de ses notes de voyage (1902 : 12). Dans un ouvrage de synthèse ultérieur, il continuera d'employer les catégories de brachycéphales et de dolichocéphales, tout en montrant leur caractère inopérant pour définir les « races » humaines (Pittard 1924).

³³ Pittard 1902 : 58.

³⁴ « Il nous est impossible d'exprimer les résultats auxquels nous sommes parvenus jusqu'à présent » (ebd. : 59).

ethnies, il trouve évidemment aussi bien des dolichocéphales que des brachycéphales (voire des « sous-brachycéphales³⁵ ») chez les Tziganes, ce qui, du coup, invalide toute conclusion définitive sur un éventuel type « racial » ; sans parler du problème de fond, à savoir que les différentes populations « tziganes » rencontrées par l'anthropologue ne sont pas forcément issues de la même ethnie, et qu'en outre elles se sont sans doute mélangées à d'autres, au cours de l'histoire. On peut néanmoins supposer que l'un des aspects du « travail » auquel il se livra, et pour lequel Noëlle Roger l'assista peut-être³⁶, fut la mensuration des crânes des Tziganes rassemblés, « de gré ou de force », pour servir la science...

Un second aspect de cette mission scientifique, plus immédiatement visible dans *La Route de l'Orient*, est la présence dans ce texte de plusieurs photographies prises par Eugène Pittard dans la Dobrodja. Là encore, un retour aux notes de l'anthropologue est instructif. Le passage que je cite se situe lors de la visite d'un village tzigane près de Constanța, au bord de la mer Noire, en Roumanie :

Comme il nous était absolument impossible d'obtenir quoi que ce soit de ces gens-là (l'un d'entre eux disait : Pour dix francs on ne me photographie pas), nous avons mené nos affaires « à la turque ». Nous avons requis la force armée. Seuls, l'opération eût été dangereuse. Nous étions accompagnés d'un capitaine de chasseurs qui s'intéresse à nos travaux. Un commissaire de police et deux agents se sont joints à nous, des soldats étaient à portée.

Nous nous sommes installés devant un des deux cafés grecs, et là nous avons promis une tasse de café et une cigarette à tout individu qui se laisserait examiner. Le capitaine tenait les comptes. Ce fut alors un spectacle inoubliable.

Dans la lumière crue qui tombait du ciel, le cercle d'hommes, d'enfants, de femmes berçant des marmots entre leurs bras, était étrange. Tous vêtus d'admirables guenilles jaunes, rouges, bleues, aux tons violents, leur belle peau de bronze apparaissant partout, leurs turbans multicolores, ils formaient un merveilleux tableau. Ils criaient, gesticulaient, se poussaient pour mieux voir, riaient bruyamment, montrant leurs dents blanches, nous débordaient à chaque instant ! Les bourrades continuelles des agents et les taloches reformaient le cercle³⁷.

On retrouve le même type de relations *contraintes* que précédemment, avec en outre, cette fois-ci, le recours à l'armée, et l'aveu d'une violence physique employée pour obliger les Tziganes à former un « cercle » (*ill. 4*, « Campement tzigane »). L'objectif est bien entendu d'abord ethnographique (documenter le mode de vie des Tziganes), mais il devient aussi, dans ce texte, esthétique (former « un merveilleux tableau »). Ce second aspect n'est pas pour surprendre, même dans un récit de voyage qui se veut scientifique :

³⁵ « L'un est à face allongée, ovale, au nez aquilin, l'autre à face plus large et les traits plus grossiers » (ebd.).

³⁶ Dans l'Avant-propos à *La Route de l'Orient*, E. Pittard disait de sa femme qu'elle fut un « collaborateur dévoué » pendant ses voyages (Roger 1914 : X).

³⁷ Pittard 1902 : 52-53.

dès lors que les Tziganes sont photographiés, toute une série d'*images* peuvent venir à l'esprit, issues de dessins, de gravures et de peintures du XIX^e siècle – une époque où des peintres comme Alfred Dohendocq ou Théodore Valério rencontrent eux-mêmes des Tziganes, en Espagne et en Hongrie, et où la figure du nomadisme qu'ils incarnent constitue un objet de plus en plus présent chez les artistes³⁸. Les écrivains ne sont pas en reste, et un grand voyageur comme Théophile Gautier en voit à plusieurs reprises, notamment lorsqu'il visite les environs de Constantinople, en été 1852 :

Un grand cercle s'était formé autour d'une bande de Tsiganes qui jouaient du violon et chantaient des ballades en idiome *calo* ; leur visage couleur de revers de botte, leurs longs cheveux noir bleuâtre, leur air exotique et fou, leurs grimaces sauvagement désordonnées et leurs haillons d'une pittoresque extravagance me firent penser à la poésie de Lenau³⁹.

Entre ces « haillons d'une pittoresque extravagance » et les « admirables guenilles jaunes » dont parle Eugène Pittard, il y a une parenté de représentation, qui renvoie ici à une *sauvagerie esthétisée*. Certes, le contexte dans lequel cette représentation stéréotypée apparaît peut lui conférer une valeur différente. Chez Gautier, les Tziganes sont l'objet d'une véritable fascination, qui va jusqu'au désir empathique : « J'ai rarement vu un camp de bohémiens sans avoir l'envie de me joindre à eux et de partager leur existence vagabonde ; l'homme sauvage est toujours dans la peau du civilisé...⁴⁰ » Cinquante ans plus tard, Pittard n'écrit rien de tel : nulle envie, chez l'anthropologue genevois, de se mêler à une population qu'il perçoit comme « horriblement sale⁴¹ » – mais cette saleté est « rachetée » par une esthétisation qui permet d'intégrer les Tziganes dans la catégorie familière, donc rassurante, du *pittoresque orientalisant* : « Le village tzigane est splendide : c'est une apothéose de lumières, de couleurs et de vie⁴² », écrit Pittard juste après avoir parlé de la « vermine » dont ce même village est rempli⁴³.

Ces deux types de représentation sont-ils contradictoires ? On y verra plutôt, dans le cadre de ce voyage ethnographique, les deux faces d'une même médaille : celle d'un anthropologue qui ne peut s'empêcher de *construire* son « objet », et qui oscille entre deux formes de « sauvagerie » hypertrophiée. L'une, qui se veut réaliste, implique un rejet de l'altérité, en fonction de critères culturels érigés en normes universelles, telle la propriété

³⁸ Voir Du Crest, Xavier dans Moussa 2008 : 243-270.

³⁹ Théophile Gautier, *Constantinople* (1853), dans Gautier 1990 : 293 ; le poète autrichien Nicolas Lenau a écrit *Die drei Zigeuner* (1838).

⁴⁰ Gautier, ebd. : 293.

⁴¹ Pittard 1920 : 51.

⁴² Ebd. : 52.

⁴³ Ebd. : 53.

(helvétique) opposée à la saleté (tzigane)⁴⁴. L'autre forme de « sauvagerie », qui repose sur une esthétisation, permet de rendre ce peuple acceptable – mais c'est encore une façon de le méconnaître tout en le contrôlant symboliquement. Les Tziganes décrits par Pittard ne sont pas loin du « discours orientaliste » dont Edward Saïd a montré qu'il a accompagné, et parfois légitimé, entre la fin du XVIII^e siècle et le début du XX^e siècle, différentes formes de domination occidentales sur un Orient construit comme inférieur, fût-il exotique, et souvent associé à des prédicats comme ceux de « sauvagerie » ou de « barbarie », opposés à la Raison civilisée dont l'Occident aurait le monopole⁴⁵.

Il faut bien sûr, pour terminer, se poser la question de savoir dans quelle mesure Noëlle Roger véhicule elle-même cette stéréotypie « orientaliste ». Revenons au chapitre de *La Route de l'Orient* consacré aux Tziganes musulmans de Mangalia. On peut dire, dans un premier temps, qu'il y a chez elle, comme chez son mari, deux types de « sauvagerie », encore qu'ils soient énoncés dans l'ordre inverse : alors que Pittard commençait par parler de la « vermine » des Tziganes pour célébrer ensuite leurs « admirables guenilles jaunes », Roger, elle, s'attarde d'abord sur la beauté des enfants tziganes :

Beaucoup ne sont vêtus que d'une chemise ouverte laissant voir leurs admirables corps bruns de sauvage, les plus petits sont nus. Les dents brillent dans les visages basanés⁴⁶.

Belle sauvagerie, donc, qui esthétise immédiatement son objet et en accentue les contrastes. S'agissant des femmes, Noëlle Roger érotise également leur corps tout en l'esthétisant, renouant avec une stéréotypie orientaliste d'habitude plutôt d'origine masculine, et qui trahit une obsession du *dévoilement* féminin :

Des femmes aux traits purs, en longs pantalons bouffants et clairs, vont et viennent, haillonneusement et inconsciemment coquettes, comme si elles savaient qu'aucun costume ne siérait à leur beauté comme ces loques éclatantes livrant un peu leur buste souple et mince, leur peau ambrée qui apparaît par tous les trous⁴⁷.

On notera que ce regard légèrement voyeuriste s'accompagne d'une condescendance qui révèle un net sentiment de supériorité de la narratrice : ces femmes tziganes sont certes belles, et même leurs haillons y contribuent – mais elles sont « *inconsciemment* coquettes » : c'est donc

⁴⁴ « Le village tzigane est horriblement sale : des chats crevés pourrissent au soleil et les fossés conservent des mares d'eau putride où flottent les substances les plus hétéroclites » (ebd. : 51).

⁴⁵ Saïd 1980.

⁴⁶ Roger 1914 : 201.

⁴⁷ Ebd.

seulement le regard (et le savoir) de la voyageuse qui leur confère une dignité esthétique, qu'elles seraient incapables de percevoir elles-mêmes. Au reste, tout cela n'est que trop logique : dans la mesure même où cette sauvagerie positive renvoie à une *nature* fantasmée comme primitive, les belles Tziganes ne sauraient avoir accès à la conscience d'elles-mêmes. L'esthétisation des corps féminins comporte donc, dans ce cas, une critique implicite. Quant à la critique explicite, celle qui fait basculer les Tziganes du côté d'une altérité négative, elle intervient un peu plus loin : « Les bourgades de Dobrodja ont ainsi leurs quartiers de Tziganes qui vivent au milieu de la civilisation comme des demi-sauvages irréductibles⁴⁸. » Et Noëlle Roger de stigmatiser ensuite la facilité avec laquelle les Tziganes musulmans peuvent divorcer : « L'homme dit à la femme un mot consacré signifiant : "Je te laisse", et il s'en va remettre deux ou trois francs au prêtre [*sic* !] pour qu'il déclare le mariage dissous. La dot est rendue⁴⁹. » La frontière est ici d'ordre religieux : ces Tziganes, fussent-ils sédentarisés, n'en restent pas moins des musulmans, dont la voyageuse chrétienne condamne, à la suite d'autres voyageuses en Orient critiquant la pratique de la polygamie, l'attitude laxiste à l'égard du mariage – tout en précisant par ailleurs (nouvelle accusation) que les Tziganes turcs « suivent, de très loin, le rite de Mahomet⁵⁰ ».

Est-ce à dire que Noëlle Roger n'échappe jamais au « discours orientaliste » dont on a relevé la présence dans *La Route de l'Orient* ? En réalité, les choses sont plus compliquées que cela, dans la mesure où elle casse complètement l'opposition entre « eux » et « nous » en terminant son chapitre par un retournement argumentatif qui fait du nomadisme tzigane la figuration d'une quête universelle, celle d'un Dieu dont Nietzsche avait déclaré récemment qu'il était mort – mais dont le souvenir allait hanter longtemps l'Occident :

Nos frères Tziganes, vous figurez l'éternel besoin de nos âmes, nos âmes religieuses continuellement en quête d'une religion, nos âmes sans abri et toujours errantes.

Seulement vous avez la joie que nous ne connaissons pas...⁵¹

Avec cette apostrophe émouvante, qui permet de penser les êtres humains tout à la fois dans leur universalité et dans leur particularité, Noëlle Roger semble faire écho à un épisode de l'un des premiers récits de voyage

⁴⁸ Ebd. : 203.

⁴⁹ Ebd. : 204.

⁵⁰ Ebd. Noëlle Roger a peut-être lu les récits de voyage de sa compatriote genevoise Valérie de Gasparin (en particulier son *Journal d'un voyage au Levant*, 1848, et *À Constantinople*, 1867), où elle se livre à une critique de la polygamie musulmane, qu'elle oppose implicitement au *Mariage au point de vue chrétien* (1843), titre d'un ouvrage par lequel elle se fit connaître. Voir notre article « Dialogues dans les harems... » (Moussa 2015).

⁵¹ Roger 1914 : 208.

consacré spécifiquement à la Dobrodja, et dû à la plume d'un jeune médecin, Camille Allard, qui avait accompagné l'armée française pendant la guerre de Crimée. Dans *La Dobroutcha. Souvenirs d'Orient* (1859), il avait témoigné du sentiment de *fraternité* qu'il avait éprouvé, avec des soldats, en écoutant des musiciens tziganes à Varna, un port de la mer Noire, en Bulgarie⁵². Toutefois, pour la narratrice de *La Route de l'Orient*, c'est non pas la musique, mais le *nomadisme*, qui lui révèle une proximité secrète avec les Tziganes. Elle le redit en d'autres termes, dans un chapitre intitulé « À travers la steppe » :

À s'en aller ainsi de lieu en lieu, sans savoir où l'on dormira, sans rien posséder qui entrave la liberté, n'ayant que le lit, la couverture, la lampe à esprit-de-vin et les instruments de travail, on sent revivre et s'épanouir en soi une conscience lointaine, peut-être *l'obscur souvenir des ancêtres nomades*, qui dormait au fond de nos êtres⁵³.

Il y a donc, dans *La Route de l'Orient*, une dimension réflexive, qui ouvre vers la possibilité de dépasser certains stéréotypes « orientalistes », tout en continuant à associer la catégorie de la « sauvagerie » aux Tziganes. Si l'on devait, en quelques mots, caractériser philosophiquement la conception de l'altérité qui transparaît à la fin du récit de voyage de Noëlle Roger, on pourrait dire que son auteur se situe non pas du côté de Segalen, qui réfléchit au même moment sur la façon la plus radicale de rendre justice à une véritable altérité en penant congé de l'ethnocentrisme romantique⁵⁴, mais plutôt du côté de Freud, qui théorise, en 1915, la notion de *Verdrängung* – laquelle implique un « retour du refoulé⁵⁵ ».

Au-delà du rejet culturel ou d'une esthétique ethnocentrique, la « sauvagerie » nomade peut donc s'inscrire, chez Noëlle Roger, dans une pensée de *l'altérité intérieure*, puisque les Tziganes musulmans de la Dobrodja

⁵² « Il y avait tant de mélancolie sauvage dans ce groupe que nous fûmes tous émus. [...]. On eût dit un rêve musical [...]. Cette mélodie suave et étrange à la fois est bien faite pour jeter dans ces rêveries irrésistibles qui prennent l'âme sur les flots, au désert ou dans le [*sic*] steppe, partout où Dieu soulève à l'œil de l'homme un coin du voile qui cache son immensité.

Je fus frappé de l'analogie saisissante qu'offraient cette petite fille exilée, sans patrie, et ces officiers français, éloignés, eux aussi, de tout ce qu'ils aimaient. Ces airs patriotiques ennemis, que l'enfant chantait [en russe], peut-être sans les comprendre, faisaient sur les âmes des auditeurs une sympathique impression que trahissaient leurs visages attendris. C'est ainsi qu'une fraternité cachée se révèle partout entre les hommes au milieu de ces guerres fatales qui depuis le commencement du monde semblent lui donner un sanglant démenti » (Allard 1859 : 4-5) ; le substantif « steppe » est attesté au masculin, bien que rarement, jusqu'au début du xx^e siècle (*Trésor de la langue française*).

⁵³ Roger 1914 : 228 ; je souligne.

⁵⁴ Segalen 1978. On sait que les notes préparatoires de Segalen pour son *Essai sur l'exotisme*, non publiées de son vivant, datent des années 1908-1913. Il y définit la notion d'*exotisme* comme « la perception aiguë et immédiate d'une incompréhensibilité éternelle » (ebd. : 25).

⁵⁵ Voir Freud 1968 : 57.

apparaissent comme la figuration de son propre passé – un passé très lointain rêvé comme celui de la horde primitive des nomades. Ce voyage (qui est bel et bien une forme temporaire de nomadisme) apparaît ainsi comme une remontée dans le temps, dans un *Orient* des origines, conformément à l'étymologie du terme. La voyageuse genevoise projette sur les populations tziganes qu'elle rencontre – et c'est en cela qu'elle se distingue le mieux des considérations anthropologiques, et même esthétiques de son mari⁵⁶ – son désir d'être elle-même *autre*, désir qui se révèle lentement, à l'issue de plusieurs pérégrinations dans la Turquie d'Europe, comme une espèce d'anamnèse, l'« obscur souvenir des ancêtres nomades » permettant de se penser soi-même comme une « civilisée » qui accéderait soudain à ses propres origines « sauvages ».

Sarga MOUSSA (CNRS, Université Sorbonne Nouvelle, UMR THALIM)

Bibliographie

Primärtexte

- Allard, Camille (1859) : *La Dobroutcha. Souvenirs d'Orient*. Paris : Douniol.
- Gautier, Théophile (1990) : *Constantinople et autres textes sur la Turquie*, Hg. v. Sarga Moussa. Paris : La Boîte à documents.
- Pittard, Eugène (1902). *Dans la Dobrodja (Roumanie). Notes de voyage*. Genève : Imprimerie du Journal de Genève.
- Pittard, Eugène (1924) : *Les Races et l'histoire*. Paris : La Renaissance du livre.
- Pittard, Eugène (1932) : *Les Tsiganes ou Bohémiens. Recherches anthropologiques dans la Péninsule des Balkans*. Genève, Société Générale d'Imprimerie.
- Reclus, Élisée (1876) : *Nouvelle Géographie Universelle*, t. I (L'Europe méridionale). Paris : Hachette.
- Roger, Noëlle (1914). *La Route de l'Orient*. Lausanne : Payot.
- Roger, Noëlle (1930). *En Asie Mineure. La Turquie du Ghazi*. Paris : Fasquelle.
- Roger, Noëlle (1996) : *Le Livre qui fait mourir, suivi de L'Hôte invisible*. Genève : éditions Melchior.

Sekundärtexte

- Asséo, Henriette (1994) : *Les Tsiganes, une destinée européenne*. Paris : Gallimard, (coll. « Découvertes »).
- Auraix-Jonchière, Pascale, et Loubinoux, Gérard (Hg.) (2006) : *La Bohémienne. Figure poétique de l'errance aux XVIII^e et XIX^e siècles*. Clermont-Ferrand : Presses Universitaires Blaise-Pascal.

⁵⁶ Cependant, dans un ouvrage ultérieur, il évoquera ses voyages dans la Dobrodja sur un ton plus lyrique, qui semble emprunté à la fin du récit de voyage de sa femme : « Spectacle de la vie primitive, retour aux premiers âges, tableau biblique. Il nous semblait que, sous nos yeux émerveillés, surgissait l'existence de nos ancêtres nomades, de nos ancêtres chasseurs et pasteurs » (Pittard 1932 : 9).

- Blanckaert, Claude (2009) : *De la race à l'évolution, Paul Broca et l'anthropologie française, 1850-1900*. Paris : L'Harmattan, coll. « Histoire des sciences humaines ».
- Du Crest, Xavier (2008) : « Bohémiens, Gitans, Tsiganes et Romanichels dans la peinture française du XIX^e siècle ». In : Moussa, Sarga (Hg.), *Le Mythe des Bohémiens dans la littérature et les arts en Europe*. Paris : L'Harmattan (coll. « Histoire des sciences humaines »), S. 243-270.
- Ferretti, Federico et Gilet, Alexandre (2013) : « Eugène Pittard et la Géographie ». In : *Totem, Journal du Musée d'ethnographie de Genève*, 65, S. 8-9.
- Francillon, Roger (Hg.) (2015) : *Histoire de la littérature en Suisse romande*, nouvelle édition. Genève : Zoé
- Freud, Sigmund (1968) : « Le refoulement ». In : *Métopsychoanalyse*, trad. Jean Laplanche et Jean-Bertrand Pontalis. Paris : Gallimard, coll. « Folio essais ».
- Iordachi, Constantin (2002) : « "La Californie des Roumains." L'intégration de la Dobroudja du Nord à la Roumanie, 1878-1913 », franz. Übersetzung von Patrick Michels. In : *Balkanologie*, Bd. VI, Nr. 1-2, S. 167-197 ; article consulté en ligne le 6 octobre 2015 (URL : <http://balkanologie.revues.org/453>).
- Merciner, Edgard, compte rendu de *La Route de l'Orient*. In : *Le Globe* (1914), Bd. LIII, Nr. 1, S.114-116.
- Moussa, Sarga (Hg.) (2008) : *Le Mythe des Bohémiens dans la littérature et les arts en Europe*. Paris : L'Harmattan (coll. « Histoire des sciences humaines »).
- Moussa, Sarga (2015) : « Dialogues dans les harems : aux frontières de la communication (à propos du *Journal d'un voyage au Levant* de la comtesse de Gasparin) ». In : Ahmed, Maroussia u.a. (Hg.) : *Migrations/Translations*, Presses Universitaires de Paris-Ouest, S. 501-509.
- Petrescu-Comnène, Nicolae (1918) : *La Dobrodgea (Dobrouja). Essai historique, économique, ethnographique et politique*. Lausanne-Paris : Payot.
- Reynaud-Paligot, Carole (2013) : « Eugène Pittard et l'anthropologie. De la préhistoire à l'eugénisme ». In *Totem, Journal du Musée d'ethnographie de Genève*, 65, S. 6-7.
- Said, Edward (1980) : *L'Orientalisme. L'Orient créé par l'Occident*, trad. fr. par Catherine Malamoud. Paris : Le Seuil.
- Segalen, Victor (1978) : *Essai sur l'exotisme. Une esthétique du divers*. Montpellier : Fata Morgana.